

Paul Mercusot

Brumes mortelles

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

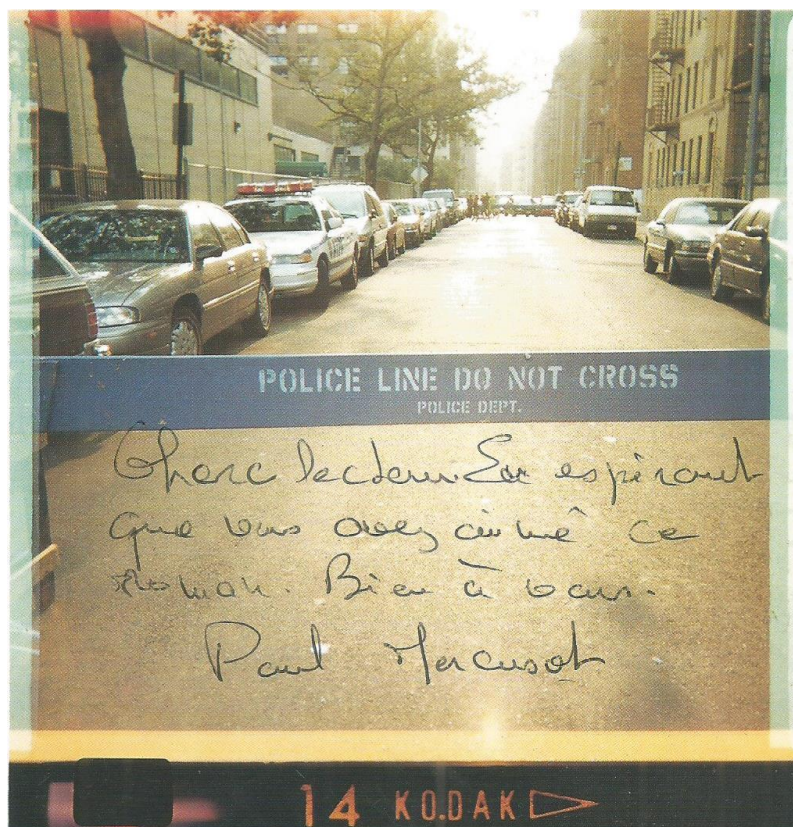
Dépôt légal mars 2024

© Éditions Polar passion

41 Avenue de Nontron

24450 Miallet France

ISBN 978-2-487612-03-7



Aux sept personnages du *Six Lazy Ranch*

Toute ressemblance avec des lieux ou des personnages
existants, serait entièrement fortuite...

1-Prologue

Ce mois de novembre balaie les Rocheuses de rafales de neige, qui tourbillonnent devant le camion. Elles promènent leurs petites langues glacées qui lèchent le bitume. Les essuie-glaces poussent des amas de poudreuse sur les côtés du pare-brise. La bise se les réapproprie aussitôt, pour en recouvrir les flancs de la semi-remorque. Marie, serrée contre Pierre, essaie de ne pas gêner les mouvements de Ray Simson, le conducteur. On distingue à peine la route au travers de ce rideau laiteux, déchiré par les dents du blizzard :

— C'est habituel en novembre ? s'inquiète Pierre.

— C'est le climat des Rocheuses. Cette tempête était annoncée.

— Et si on ne peut plus circuler ? s'alarme Marie.

— On s'arrêtera ! déclare Ray avec bonhomie. J'ai un chauffage d'appoint dans la cabine, et un camping-gaz. On se réchauffera avec des soupes chaudes.

— Vous ne risquez pas de perdre le contrôle du camion ?

La jeune femme s'affole en voyant la route flirter avec les précipices.

— Avec le poids du chargement il tient mieux qu'une voiture ! Il suffit d'y aller doucement. On est équipés, nous autres ! On traverse cette région deux fois par mois !

Un chasse-neige croise le convoi. Les deux lames raclent le sol. Elles ressemblent à deux énormes incisives. Elles projettent des jets de poudre blanche sur les bas-côtés. Sous la fine couche qui ondule sous le vent, la route est presque sèche.

La *CB* propage l'inquiétude chez les routiers. Ils sont en alerte, s'informent sur l'état du réseau, des itinéraires dégagés, du nombre d'engins de déneigement.

— Il y a une *déblayeuse* derrière nous, certifie le chauffeur. Elle est à quelques miles en amont. Elle dégage la grimpe que nous venons de passer. Je vais me ranger sur un accotement un

peu plus bas, et la laisser prendre les devants. Elle nous ouvrira le chemin.

— C'est pas un peu risqué de se garer ? remarque Pierre, vous risquez d'avoir à manœuvrer dans les congères quand l'engin sera passé !

— Moins risqué que de s'arrêter dans une montée, décide le routier qui entreprend de rétrograder avec prudence.

Sans un seul faux pas, la grosse chenille se faufile sur l'aire de freinage de secours, le seul stationnement en vue. Son corps oviforme repose sur les mille-pattes de son train de roues. Marie pousse un soupir de soulagement : une barricade de roches colmate le bout de l'enclave, qui domine un ravin. Marie est née en Alaska. Elle est emmitouflée dans des vêtements adaptés au climat. Sous un pantalon en peau de caribou, qu'on appelle *bas de femme*, elle porte des collants chauds. Sous l'amoncellement de pulls, une chemise en laine et soie, couvre

reins et poignets. Pas un seul espace de peau n'est exposé, n'offre de prise à l'air. Marie est chaussée de bottes rouges en peau de phoque, de fabrication Inuit. Leur imperméabilité est à toute épreuve : elles sont huilées. Les mitaines fourrées qu'elle a posées sur le tableau de bord, ne laissent rien à envier aux bottes. Elles sont aussi étanches que ces dernières. Un *annuraaq* brodé, doté d'une énorme capuche, lui sert de manteau. La capuche se rabat entièrement sur le visage, et protège jusqu'à la poitrine. Des orifices sont prévus pour les yeux. Les manches et la coiffe sont ornés de fourrure de lièvre arctique. Le départ précipité a complètement pris Pierre de court. Il n'est pas équipé pour le froid. Il a enfilé deux paires de chaussettes épaisses dans ses grosses chaussures de marche, ce qui a le désagrément de lui comprimer les pieds. Le sang circule mal, et ses orteils sont froids, malgré la chaleur de l'habitable. Ses cottes en velours couvrent un caleçon long. Malgré l'épaisseur des pulls, amoncelés sur une chemise en flanelle, il sent que la

bise s'engouffrera dans la moindre trouée du tissage. Le manteau est une parka fourrée que *Joe Gravelstone de Juneau*, lui a donnée, plus adaptée à quelques pas en ville, qu'à une équipée en Alberta, via les Rocheuses. Elle est en matière synthétique.

Il faudra trente heures de route pour rejoindre Calgary. Le trajet sera plus long que prévu, avec l'enneigement des cols. Pierre ne se sent pas assez intrépide pour relayer Ray à la conduite. Trois mois auparavant, il servait de copilote à ce même Canadien, dans l'euphorie d'un aller simple vers l'Alaska. C'était la fin de l'été. Ses rêves d'immigrant étayaient son optimisme, comme la sève nourrit les frondaisons. Aujourd'hui le froid de l'Alaska et la fuite que lui a imposée le commandant de Juneau, ont fait flétrir les feuilles. Son enthousiasme gît au sol, raviné par la pluie, piétiné sous la boue. Marie n'est pas plus vaillante que lui. C'est la première fois qu'elle quitte la côte pacifique de l'Alaska, qu'elle rompt avec une immensité

qui est inversement proportionnelle aux vues étroites de ses locataires. Leurs bagages, bouclés à la hâte, se résument à deux sacs qui encombrant la couchette du routier. Leurs économies se montent à deux cents dollars, ce que Marie a retiré de la vente d'une bague, vestige de sa relation avec *Dusty Hallow* de *Skagway*. Le terminus est Calgary. Bob réintégrera sa ferme, à quelques miles de la cité. Il est payé par une compagnie pétrolière pour alimenter Fairbanks en mazout deux fois par mois. Paradoxe de l'Amérique, où un pipeline de sept cents kilomètres de long, traverse l'Alaska. Et bien payé, souligne le brave homme. Cela lui permet de s'occuper de sa famille le reste du temps. Les cent et quelques heures de trajet valent ce salaire. C'est presque le salaire de la peur.

Pierre est noué d'angoisse. Il ne sait comment contacter son frère. Il n'a même pas son numéro de téléphone. Comment Paul va-t-il réagir au retour du frère prodige, qui est chassé d'Alaska par un notable de la ville.

Même si le commandant de police de Juneau lui a laissé l'usage de ses faux papiers, il arrive sans le sou, pour demander l'hospitalité pour l'hiver. Et Mitsy, la femme de Paul ?

Comment va-t-elle se comporter devant sa rivale aux yeux immenses, aussi moirés dans leur nuance de vert, que les siens dans les abysses de leur brun.

L'arrivée du chasse-neige se précise. Il recrache la poudreuse par ses cornes pointues, racle le bitume. Au passage, la semi-remorque est tapissée des épanchements. Les essuie-glaces de Ray ont du mal à balayer l'énorme pare-brise du camion, lequel se met en mouvement dans la travée qu'offre l'éclaireur. Ray pousse un soupir de soulagement et se tourne vers eux :

— Je n'osais pas vous le dire, mais j'avais peur de rester coincé dans ces montagnes ! Si la neige ne s'alourdit pas, nous arriverons à rouler jusqu'à la plaine. Foutu mois de novembre ! Foutu hiver, et foutues Rocheuses !

Il illustre ses propos d'un *jus* de chique qui atterrit dans un récipient imbriqué dans le siège. Ces Américains ont pensé à tout, y compris installer des crachoirs dans les camions. Pierre se sent devenir nauséeux, essaie de détourner son regard de l'objet. Mais l'idée de cette boîte fétide est persistante. Marie est indifférente aux chiques, aux humeurs des hommes. Elle a grandi dans la fumée du bar que ses parents tenaient, au milieu des joueurs, qui s'insultent et s'enivrent. Pierre ne s'est jamais fait à la rudesse des natifs, qui venaient noyer leur solitude dans la bière du *Red Hound Saloon*. Son cœur se serre en pensant à *Joe Gravelstone*, qui l'a déjà oublié, obnubilé par son *business*. A Maeva qui doit déjà être arrivée en France, et qui doit promener ses sabots en caoutchouc dans les allées de son jardin. Ces deux-là ont déjà écrit leur vie. Il ne leur reste que quelques chapitres à terminer. Ils le feront tranquillement, l'un en comptant ses dollars, l'autre ses conserves en bocaux. Ray Simson doit penser à sa femme, une quadragénaire potelée de

bonheur. Elle étale ses joues roses dans un cadre aimanté. Il doit aimer les choses simples Ray : une soupe avalée au coin du feu, la chaleur du corps de son épouse dans son lit. Il doit attendre *Thanksgiving* avec impatience, pour voir sa famille réunie autour de la dinde, de la purée, et des maïs en épis qu'on roule dans le beurre. Personne n'attend Pierre et Marie. Pire, ils ont été jetés dans l'inconnu, boutés de Juneau d'un coup de semonce, comme on chasse un tricard. Les naufragés naviguent vers une île où leur présence bousculera les habitudes, où il faudra se partager l'ombre et l'eau potable.

2-Tam-tam et Pow-Wow

Pierre et Marie sont assis à une table, du *Diner's*, sur le *Trans-Canada Highway*, étonnés de voir une salle remplie de « natifs ». L'échantillon va du plus jeune au plus vieux, du Blackfoot à chemise aiguilletée de turquoise, au jeune à la coiffure iroquoise, plus par mode anglo-saxonne, que par cousinage avec ladite tribu. Des familles entières sont assemblées par pleines tablées.

— Ce n'est pourtant par le *Stampede*, s'étonne la jeune femme.

— Qu'est-ce que le *Stampede* ? demande son novice de compagnon.

— Un gros rassemblement de Cow-Boys à Calgary. Il y a des rodéos, des concours d'attelage. De grands chanteurs *country* s'y produisent. Quelques tribus indiennes apportent leur contribution. C'est en juillet de toute façon.

— Nous sommes peut-être dans un *fast-food* indien ?

Marie éclate de rire. C'est la première fois qu'elle se déride depuis leur départ de Juneau.

— Les *natifs* ne s'occupent guère de restauration en dehors des restaurants de leurs réserves : tu dois les confondre avec les Cambodgiens ! Ils reviennent sans doute d'une quelconque Pow-Wow. C'est d'ailleurs étonnant, car ces fêtes ont lieu majoritairement l'été !

— Ils célèbrent peut-être une sorte d'Halloween...

— Pierre ! gronde Marie, tu n'es pas sérieux ! Tu ne sais pas qu'Halloween est une fête irlandaise ?

— Celtique ! rectifie Pierre...

Il se renfrogne, baisse le nez dans son assiette :

— Allons ! Tu ne vas pas bouder, maintenant ?

— Je ne boude pas Marie. Je regarde la neige tomber. Je pense à ce téléphone qui sonne dans le vide à *Malone* !

Il désigne l'appareil dont le support est vissé au mur. Les amants en fuite ont finalement trouvé le numéro de téléphone de *Cassiom Forestry* en demandant aux renseignements.

— Nous allons prendre le bus pour Browning, décide Marie, en chipotant son potage.

— Cela coûtera au moins cinquante dollars ! se lamente le convive. Nous avons déjà dépensé quinze dollars pour ce repas !

— Alors, autant prendre ce bus tout de suite, et dépenser le moins possible à attendre.

— Et si on attendait que le téléphone réponde ?

— On peut attendre des jours ! Il faut se jeter à l'eau, Pierre, et rejoindre Malone.

* * *

La neige se durcit au sol, au contact des vents de la plaine. Pierre et Marie attendent devant l'arrêt du *Greyhound*. Ils ont dédaigné la salle d'attente, où des odeurs nauséabondes se sont

incrustées dans les tissus des sièges. Les papiers gras et emballages de hamburgers y jonchent le sol. Les passagers ont piétiné le sel, noircissant de boue la glace qui se forme. Le vent l'a rendue dangereusement glissante. C'est une vraie patinoire grumeleuse, une semoule aux raisins nappée de caramel. Pierre est surpris d'avoir moins froid qu'il ne se l'imaginait. Il sent les picotements sur ses cuisses, mais ses pieds sont chauds. Ray lui a déniché une paire de bottes synthétiques, garnies de chaussons en feutre qui couvrent des orteils aux mollets en passant par les chevilles. Le tout est étanchéifié par un lacet, serré sous le genou. Ses mains sont protégées par des gants chauds, ses oreilles par la capuche de la parka. Marie est à l'aise. Son bout de nez est rosi par la fraîcheur, assorti aux broderies de son habit. A grand renfort de rugissements de diesel, le bus aligne sa masse le long de l'abri. Les Indiens rejoignent les voyageurs. Ils sont majoritaires dans le convoi, prennent

plus de place avec leurs chapeaux de cow-boy que des Mexicains sur une impériale.

— Leurs chapeliers ont pris les rochers du *Glacier National Park* comme modèle ? glisse Pierre à Marie en aparté, s'étonnant devant une coiffe tellement haute qu'elle domine l'alignement de toutes les autres. Marie se faufile avec son sac vers l'arrière du bus :

— Pierre ! Arrête de te moquer ! siffle-t-elle entre ses dents.

Pierre oublie les couvre-chefs pour se concentrer sur les émanations.

— C'est stupide d'aller s'asseoir au fond : le moteur est à l'arrière du bus ! Nous allons prendre toutes les vapeurs de gazole dans le nez !

— Je préfère m'asseoir à l'arrière plutôt qu'à l'avant. Les toilettes sont deux rangs devant nous, et nous ne serons pas dérangés par les allées et venues.

Les Indiens discutent en dialecte. Marie tend l'oreille, Pierre l'observe intrigué :

— Tu comprends la langue Algonquienne ?

— Tous les dialectes ont des racines communes. Je saisis quelques mots.

— Et que révèlent tes tables d'écoute ?

— Qu'ils reviennent d'Edmonton ?

— Diable ! Et que sont-ils allés faire si loin ?

— Ce sont des familles métissées, ils reviennent d'une congrégation métisse.

— Pour une personne qui ne saisit que quelques mots, tu ne te débrouilles pas trop mal, Marie !

Pierre glisse un baiser sur la nuque de sa Mie, baiser qui se colle sur les parements de lièvre arctique. Il relève son visage où des poils se sont collés à ses lèvres. La route dévide son ruban gris au milieu des champs enneigés, telle une bande de crin qui se serait glissée dans la laine d'un énorme métier à

tisser. Les yeux des fuyards s'éblouissent devant cette toile blanche, qui ondule sur un plan, bordée par ses frontières : les montagnes aux roches incendiées par le soleil. Elles pointent leurs dents roussies au-dessus de la masse de conifères, assombrie par le couchant. Elles délimitent les frontières d'un univers dont Pierre a minoré le danger, en été, et qui prend une dimension inquiétante avec l'hiver. Les montagnes forment une sorte de lice, qui protégerait une armée imaginaire cachée dans leurs sombres précipices. Pierre sursaute en retrouvant la forêt de chapeaux, alignée dans le bus. Elle ressemble aux rochers en formes de molaires, qui pointent à l'horizon, comme s'ils se préparaient à dévorer la plaine.

— Tu crois qu'ils copient la forme de leurs coiffes sur celles de leurs pics ? persifle le persifleur.

— Je crois surtout que tu es fatigué, décide sa compagne. Les chapeaux sont usinés à Calgary. Il y a toutes sortes de modèles. Nous allons bientôt arriver à Browning, Pierre : la nuit

sera tombée. Il faut trouver une chambre et un moyen de joindre ton frère...

La providence offre un coup de pouce aux voyageurs : le bus s'arrête devant le *Western Motel* de Browning. Les cinq lettres jaunes de l'enseigne se délavent sur leurs supports rouges, étagés sur un poteau. La rue est très large, constellée de panneaux publicitaires, qui dissimulent les friches, lesquelles colonisent les espaces libres, entre les constructions plastifiées des magasins. Browning regorge d'espaces libres ! Cette ville semble avoir poussé au milieu d'un marais se frayant un chemin dans le *carex*. Les habitations, les bâtiments sont construits de façon très espacée, comme si l'extension de la ville allait se développer à l'infini, alors que l'endroit diffuse un sentiment d'abandon. Les feux de circulation semblent contenir un flux fantôme. Un seul véhicule a traversé la ville : le bus. Le syndrome du filament, maladie des grands espaces du

nord de l'Amérique promène ses lignes accrochées aux poteaux.

Les fils courent dans la plaine, malmenés par les blizzards, mais aussi solidement ancrés aux tracés des routes, que les clôtures qui bordent les pâtures. Ils se multiplient en ville, s'entrelacent dans l'infini de leurs enchevêtrements, ajoutent une note austère aux façades délavées.

— Nous sommes à la jonction de la route 89 et du *Highway* 2. C'est sûrement l'explication pour ces feux de signalisation, avance Marie qui anticipe les moqueries de son compagnon.

— Il faut quatre feux pour traverser cinq pâtés de maisons ? raille le Français.

Pierre ne retrouve pas l'image de Browning, telle que le soleil d'été l'avait imprimée dans sa mémoire. La *Native American Bank*, inondée de lumière, a disparu du paysage, comme l'hôtel de ville avec sa rampe d'accès handicapés. Les préfabriqués ont englouti les ébauches de bâtiments de pierre. Où

sont les bâtiments de pierre ? Les lampadaires teintent les rues, d'une lueur de zone industrielle, la fadeur de leurs halos ajoutant à la tristesse ambiante. À côté du Motel, dont les faux volets bleus sont censés agrémenter la façade, il y a un autre Motel qui loue ses bungalows rouges : au mois. Un peu plus loin, le *Blackfeet Trading Post*, un magasin, affiche son enseigne sur son toit en tôle ondulée. Pierre et Marie descendent par le ventre de l'autobus, sa sortie latérale. Des chiens sauvages, rassemblés en groupe, surveillent les nouveaux arrivants depuis le trottoir d'en face.

* * *

Pierre marchande le prix d'une nuitée avec le jeune employé de l'accueil. Ce dernier, complètement indifférent aux courroux qui couve dans les inflexions du Français, se paie sa tête. Ses cheveux épais sont rassemblés dans une queue-de-cheval. Sa chemise est à moitié enfilée dans un jean, étranglé sous les débordements de son ventre. Marie s'est assise dans

le hall surchauffé, aux murs lambrissés, ornés de couvertures indiennes. Un panneau extérieur annonçait une fourchette de prix variant de quarante à soixante-quinze dollars. Il semble que les dents de l'ustensile se plantent autour de soixante-dix. À cette période de l'année le Motel est vide. Il ne se remplit que le week-end, quand les natifs viennent dépenser leurs maigres salaires dans les *Lounges* de la ville. Marie est agacée par le marchandage de Pierre :

— On s'en va ! décide Pierre en agrippant le bras de Marie : il y a un autre Hôtel à la sortie sud-ouest : le *Warbonnet Lodge*. Ce type nous prend pour des cons !

Marie soupire : elle est épuisée et n'a aucune envie de porter son sac :

— Tu es certain de ne pas vouloir prendre cette chambre ? Ces gens n'ont pas beaucoup de moyens.

— Non ! Marie. Si nous pouvons avoir une chambre pour vingt dollars de moins, c'est autant de gagné.